chrétienté, ont des coutumes, des mœurs, des aptitudes et des besoins différents, il s'en suit : qu'en dehors de la foi et des dogmes dont l'unité doit être absolue, il s'en suit dis-je, que la liturgie doit être appropriée aux différents besoins, aux aptitudes, aux mœurs et aux coutumes de ces peuples.

Il ne viendra à personne la pensée d'exiger d'un chrétien du Nord, les mêmes élans, la même fougue, les mêmes exigences dans les spectacles extérieurs du culte, qu'à un chrétien du Midi. On laissera à l'Italien ses aspirations vives et bruyantes, ses processions fréquentes dont la grande pompe ne saurait avoir de plus beau cadre que la riche nature, et le ciel toujours pur de cette contrée privilégiée. On respectera, chez le catholique allemand, la mystérieuse rêverie du culte, et la philosophique profondeur des aspirations de son âme.

Dans les premiers temps de l'Eglise, alors que les Apôtres se séparèrent pour aller, selon le précepte du maître, prêcher la bonne nouvelle à tous les peuples, il n'est pas question d'une liturgie unique. Ils prêchaient la foi, le pardon des fautes, l'amour du prochain et la pénitence; lorsque le nombre des fidèles était assez considérable pour nécessiter une réglementation quelconque, alors il se créait une liturgie nouvelle. Les apôtres, dans ce cas, se servirent toujours, et plus spécialement, de cérémonies en rapport avec les coutumes, les besoins et le milieu climatérique dans lequel vivaient ceux à qui ils enseignaient la religion du Christ. Dom Guéranger, l'unitariste par excellence, ne peut se défendre de reconnaître les nombreuses liturgies qui existaient au commencement de l'Eglise. Sans y ajouter la même importance que moi, il leur attribue la même cause. « Si les « apôtres, dit-il, doivent être incontestablement considérés « comme les créateurs de toutes les formes liturgiques uni-